



Belgeo

Revue belge de géographie

3 | 2020

L'Anthropocène sous les Tropiques: débats et enjeux de développement

Editorial : L'Anthropocène sous les tropiques : tropicalité et développement à l'heure des changements globaux

The Anthropocene in the Tropics: Tropicality and Development in a Time of Global Change

Géraud Magrin et Bénédicte Thibaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/42708>

DOI : 10.4000/belgeo.42708

ISSN : 2294-9135

Éditeur :

National Committee of Geography of Belgium, Société Royale Belge de Géographie

Référence électronique

Géraud Magrin et Bénédicte Thibaud, « Editorial : L'Anthropocène sous les tropiques : tropicalité et développement à l'heure des changements globaux », *Belgeo* [En ligne], 3 | 2020, mis en ligne le 20 octobre 2020, consulté le 22 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/42708> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/belgeo.42708>

Ce document a été généré automatiquement le 22 octobre 2020.



Belgeo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Editorial : L'Anthropocène sous les tropiques : tropicalité et développement à l'heure des changements globaux

The Anthropocene in the Tropics: Tropicality and Development in a Time of Global Change

Géraud Magrin et Bénédicte Thibaud

Les auteurs remercient chaleureusement Alain Dubresson pour sa relecture de ce texte introductif et ses conseils avisés.

- 1 Ce dossier de la revue *Belgeo* vise à ouvrir de premières pistes sur la manière dont la discussion sur l'Anthropocène, inaugurée en sciences sociales par des historiens et des philosophes de l'environnement (Bonneuil, Fressoz, 2013 ; Beau, Larrère, 2018), et qui gagne le champ de la géographie (Castree, 2014) à travers par exemple le récent *Dictionnaire critique de l'Anthropocène* (Groupe Cynorhodon, 2020), peut renouveler la géographie du développement (Chaléard, Sanjuan, 2017) et ou la géographie ayant pour objet le monde tropical.

La tropicalité : une notion obsolète ?

- 2 La question du statut de la tropicalité en géographie a nourri des discussions à rebondissements, depuis l'ouvrage de Bruneau et Dory (1989) jusqu'à la controverse rapportée par *L'Espace géographique* (2011), autour des travaux de Francis Hallé et Jared Diamond, en passant par un colloque conflictuel à Bordeaux (Velasco-Graciet, 2008).
- 3 Si l'œuvre de Pierre Gourou à un temps porté l'héritage d'une tradition naturaliste, elle a constamment récusé tout déterminisme (Nicolăi *et al.*, 2000) en explorant la manière dont les sociétés organisaient, à travers leurs systèmes productifs et politiques, leurs rapports à leur milieu, résumé dans la notion cardinale « d'encadrement »¹.

- 4 La recherche des liens entre tropicalité et pauvreté, exhumée par l'ouvrage grand public du botaniste Francis Hallé (Hallé, 2010), remettait ainsi en débat une question résolue depuis longtemps dans le champ de la géographie humaine, comme le montre Michel Bruneau dans sa lecture critique de *La condition tropicale* dans la revue *L'espace géographique* (2011). Pauvreté et tropicalité coïncident en effet très partiellement. Surtout, l'explication des inégalités de développement renvoie à des processus complexes qui doivent beaucoup plus aux contingences de l'histoire qu'aux caractéristiques des milieux dits naturels.
- 5 Une autre lecture de la tropicalité est possible. Elle renvoie à une approche post-coloniale (Bowd, Clayton, 2005, 2019) interprétant le rôle que le regard de l'Occident sur l'ailleurs tropical a joué dans la construction de relations de domination de longue durée. Cette tropicalité là a été un moteur de la première mondialisation (Dollfus, 1997), quand des Européens sont partis sur les mers du Globe à la recherche d'épices, d'or, de sucre et autres produits tropicaux, mettant en place des économies de plantation, parfois la colonisation, des migrations forcées et des relations politico-économiques asymétriques qui sont en grande partie à l'origine des inégalités du développement dans le monde. Une telle tropicalité serait la matrice du Tiers monde, même si cette notion tourne en apparence le dos à toute dimension naturaliste.

Penser l'Anthropocène tropical ?

- 6 Depuis le début des années 2000, la proposition de la notion d'Anthropocène a alimenté les débats dans différentes communautés épistémiques. L'empreinte des activités humaines, de plus en plus considérées comme étant la cause majeure du dérèglement actuel de grande ampleur du système terre, justifierait l'identification d'une nouvelle ère qui porterait le nom de son facteur principal. Cette notion issue des sciences de l'atmosphère a ouvert des débats conséquents : de quand faudrait-il dater cette nouvelle ère ? Ce terme est-il pertinent ou non ? Ne faudrait-il pas lui préférer d'autres notions plus critiques, comme celle de « capitalocène », mettant en exergue non la responsabilité d'une humanité indifférenciée, mais celle d'un mode d'organisation politico-économique bénéficiant avant tout à certaines régions et à un petit nombre d'habitants du monde (voir Argounès, Pelletier, 2020) ? Quelles seraient alors les implications de telles dynamiques ? Les solutions techniques relevant de l'ingénierie du système terre semblent pousser à leur paroxysme les logiques de développement fondées notamment sur l'exploitation et l'aménagement de plus en plus complet des milieux par de grosses infrastructures. Elles suscitent en retour des approches critiques, comme celle de chercheurs en sciences sociales qui appellent, avec Bruno Latour, à « atterrir » et à ménager Gaïa (Latour 2015).
- 7 Le débat sur l'Anthropocène a ainsi pris place en géographie, en questionnant les liens entre géographie humaine et physique et la place de l'environnement dans la discipline (Chartier, Rodary, 2016). Le besoin de dépasser les oppositions entre nature et culture, récemment posé à nouveau dans le débat intellectuel par Philippe Descola (2005) puis par Bruno Latour (2015), fait écho à des tentatives antérieures, mais vaines, observées dans le champ de la géographie pour surmonter la dichotomie entre milieux et sociétés, de Vidal de la Blache aux travaux de Georges Bertrand, en passant par ceux de géographes dits tropicalistes ou africanistes, comme Paul Pélissier, Gilles Sautter, Jean Gallais, et leurs élèves. Elles n'avaient pas véritablement réussi à unifier une discipline

qui s'est durablement polarisée depuis les années 1960 entre une géographie physique tenant les hommes comme des artefacts secondaires des dynamiques étudiées et une géographie humaine considérant les milieux comme un décor ou des contraintes.

- 8 L'Anthropocène n'est pas sans lien avec la tropicalité telle qu'elle était posée chez Gourou et ses épigones. Car c'est bien, notamment, l'importance des enjeux écologiques liés aux changements globaux (les causes, manifestations et impacts des changements climatiques, de l'érosion de la biodiversité, de la raréfaction des ressources minérales et végétales, des pollutions, etc.) (Whitehead, 2014), en contexte de mal développement, qui a réactivé l'intérêt pour la prise en compte des spécificités physiques associées à la tropicalité – à travers notamment le prisme de la vulnérabilité, appliqué à une grande diversité de milieux et de configurations socio-spatiales (biodiversité des forêts tropicales, milieux insulaires et littoraux, zones sèches comme le Sahel, villes des Suds, etc.).
- 9 Cependant, l'Anthropocène suppose une inversion dans la relation entre les sociétés et la nature. Chez Gourou et à sa suite, deux visages principaux de la tropicalité s'opposaient : celle-ci renvoyait tantôt à la capacité de certaines sociétés à échapper à la vulnérabilité envers l'environnement physique par la maîtrise de formes sophistiquées de contrôle de l'eau, comme dans les sociétés rizicoles de l'Asie des moussons, tantôt à une forme de vulnérabilité fondamentale des sociétés face à la nature et à ses cycles irréguliers. La condition sahéenne des paysans et pasteurs du Gourma étudiés par exemple par Jean Gallais (1975) relève d'une telle condition tropicale marquée par la vulnérabilité. Cette acception de la tropicalité vaut au-delà de la ruralité : le citoyen pauvre frappé par l'aléa cyclone est marqué de ce même sceau de la tropicalité. Avec l'Anthropocène cependant, la relation se noue dans l'autre sens : les perturbations de la biosphère et des écosystèmes auxquels il renvoie nous disent que c'est à présent l'Homme qui imprime sa marque sur le milieu. Cette empreinte n'est pas en soi nouvelle : depuis le Néolithique, les sociétés humaines marquent leur espace. Mais elle a changé d'échelle temporelle et spatiale : la grande accélération (Rosa, 2005) de la mondialisation contemporaine en fait un facteur décisif des changements locaux, méso et globaux.
- 10 La discussion sur le commencement de l'Anthropocène fait par ailleurs émerger l'autre grande acception de la tropicalité – comme construction politico-économique ancrée dans l'histoire de la première mondialisation. Si de nombreux écrits datent l'origine de l'Anthropocène de l'invention de la machine à vapeur par Watts en 1784, ou encore de la grande accélération industrielle qui suit la Deuxième Guerre mondiale (Bonneuil, Fressoz 2013), d'autres envisagent un moment fondateur différent : celui de la mise en place des économies de plantation au XVIII^e siècle, qui inaugurent des relations de domination économiques, politiques et raciales, perpétuées jusque dans le monde contemporain (Ferdinand, 2019), ce qui justifierait la reconnaissance d'une nouvelle ère – le Plantationnocène (Boukhris, 2020). Soit dit en passant, si on le considère comme un étage de l'Anthropocène dans lequel il s'enclasse, il serait plus juste de le qualifier de Plantationien. Quoiqu'il en soit, l'Anthropocène convoque ainsi tour à tour la tropicalité physique (naturelle, environnementale) autant que la tropicalité politico-économique et culturelle, d'essence post-coloniale. La tropicalité ne serait-elle pas aussi, au-delà de ses dimensions physiques, une certaine manière d'être au monde renvoyant à une/des cosmologies spécifiques résultant de perceptions, de représentations et d'expressions humaines qu'on ne retrouve pas ailleurs ? Les

questions sur la tropicalité rouvertes par l'Anthropocène conduisent alors aussi à revisiter l'enjeu du développement.

Anthropocène et développement

- 11 Une des limites de la proposition de l'Anthropocène telle qu'elle a été jusqu'ici formulée tient à son côté englobant, aussi bien dans ses causes que dans ses manifestations. Si toutes les sociétés n'ont de manière évidente par les mêmes responsabilités dans le dérèglement environnemental global – ni tous les humains – au sein des pays les plus riches qui se trouvent au centre des sociétés thermo-industrielles, les conséquences en sont supportées au premier chef dans les pays les plus pauvres qui relèvent des pays dits en développement ou du champ de la tropicalité (au sens post-colonial).
- 12 Or, il paraît particulièrement important de prendre en compte la grande et croissante diversité qui s'observe entre ceux-ci, à toutes les échelles : les enjeux de l'Anthropocène dans les Pays moins avancés (PMA) aux États déliquescents comme Haïti, la Somalie ou la République centrafricaine, sont aux antipodes de ceux de pays dits émergents, comme la Chine, ou la Malaisie. La vulnérabilité aux affres de l'Anthropocène, les trajectoires non linéaires et l'imprévisibilité qui le caractérisent se déclinent différemment entre milieux urbains (Derickson, 2018) et ruraux, tout autant qu'entre les quartiers résidentiels ou d'affaires des métropoles et les bidonvilles qui abritent des centaines de millions d'habitants pauvres.
- 13 Dans les Suds, les tentations de renaturation – à l'image de la dynamique engagée dans les systèmes hydrologiques européens – sont discrètes. La trajectoire historique d'exploitation débridée de la nature au service du projet « moderne » de développement prométhéen occupe toujours une place centrale dans l'imaginaire du développement et les politiques publiques, comme en témoigne la construction du barrage des Trois Gorges en Chine, ou la « politique environnementale » de Jair Bolsonaro au Brésil. À l'inverse, on peut postuler que c'est dans certaines sociétés rurales de ces pays que se perpétuent, malgré les tensions et les difficultés, des rapports symbiotiques au milieu échappant au cadre de l'Anthropocène, comme chez certains « peuples autochtones » d'Amazonie ou des Andes, ou parmi les populations des zones humides sahéliennes.
- 14 Un défi – pour les géographes notamment – renvoie à la manière d'articuler les échelles pour penser l'Anthropocène. Car à chaque échelle des facteurs différents interviennent. Certains aléas relevant de l'échelle globale sont paradoxalement (car l'aléa est par définition « naturel ») anthropocéniques, comme le changement climatique. Les aménagements que les sociétés mettent en œuvre pour les surmonter, quand ils supposent un aménagement fort du milieu (par exemple les grands barrages ou les transferts d'eau), conduisent, à d'autres échelles méso, à une anthropisation qui n'est pas, en dépit des rêves scientifiques ou « développementistes », synonyme de moins de contingence. On observe ainsi couramment des boucles de rétroaction de l'Anthropocène, qui sont transcalaires. Sous les tropiques comme ailleurs, jongler avec les échelles devrait être la compétence clé du géographe de l'Anthropocène.
- 15 Surtout, les perspectives d'effondrement de la société pétro-industrielle, qui occupent l'horizon de l'Anthropocène (Diamond, 2005 ; Servigne, Stevens, 2014), semblent remettre en cause, avec l'idéal d'un progrès linéaire des sociétés humaines enraciné

dans les Lumières, le paradigme même du développement. Or celui-ci continue de structurer l'agenda politique de la plupart des gouvernements dans les pays des Suds, celui des institutions internationales du développement tout comme les représentations dominantes au sein des sociétés. En d'autres mots, les politiques publiques dans les pays en développement sont encore conçues dans une perspective rostowienne dont la réalisation planétaire (la consommation de masse pour tous), outre qu'elle serait sans doute contradictoire avec le besoin d'inégalités dont se nourrit le capitalisme (Harvey, 2009), serait à coup sûr fatale à Gaïa. Du moins, à une terre habitable par les humains – car Gaïa a traversé au cours de son histoire de 5 milliards d'années, incommensurable en temps humain, bien des changements climatiques et autres.

- 16 Si l'Anthropocène enterre le développement durable, comment les agendas de l'émergence – si prégnants dans les pays « émergés » (Chine, Brésil) comme dans ceux qui aspirent à l'être (nombreux par exemple en Afrique) – peuvent-ils cohabiter avec l'accélération des changements globaux ?
- 17 Il n'est pas anecdotique de constater que la notion d'Anthropocène apparaît de manière concomitante avec celle de transition. Dans les discours institutionnels et la sphère scientifique, la transition est venue relayer le développement durable. Alors que celui-ci portait le fardeau de critiques de plus en plus implacables – dont la principale résidait dans la tentative de légitimer un système de production non soutenable pour les ressources de la planète, et donc de maquiller une partie du problème en solution –, la transition, voire la Grande transition, s'est imposée comme paradigme central des politiques publiques dans certains pays du Nord comme la France (voir par exemple Beucher, Mare, 2020). La transition partage avec le développement durable l'avantage de fournir une perspective rassurante, et d'être suffisamment floue pour autoriser tout quiproquo sur les implications et donc l'adhésion d'acteurs très différents. La transition suppose une trajectoire d'un point A à un point B dont les contours, sinon les rythmes, seraient connus à l'avance. L'horizon rassurant de la transition contraste de manière saisissante avec l'incertitude et l'instabilité qui sont les propriétés principales de l'Anthropocène.
- 18 Dans les pays des Suds tard venus du développement, les transitions ne se présentent pas tout à fait comme ailleurs. La transition énergétique globale en réponse au changement climatique aura pour effet d'accroître la course aux matières premières minérales et il faudra des quantités immenses de biens (cuivre, nickel, béton, terres rares, énergie) pour construire les nouveaux systèmes énergétiques décarbonés. Les « pics de tout »² (Servigne, Stevens, 2014 ; Donner, Magrin, 2020) qui se profileront auront des impacts spécifiques dans les pays en développement, où ils pourraient aggraver les problèmes socio-politiques associés à la « malédiction des ressources naturelles » (Magrin, 2013 ; Cuvelier *et al.*, 2014). Surtout, les transformations techniques et économiques qui seront encouragées par le système global (à travers ses financeurs et ses normes) seront très éloignées des conditions historiquement traversées par les pays dont le développement est à l'origine de l'Anthropocène. Les pays pauvres devront inventer d'autres chemins que ceux suivis par les pays aujourd'hui développés. Les transformations (plutôt que les transitions) dans les pays en développement – et en particulier sur le continent africain, le plus pauvre et où les perspectives de croissance démographique sont vertigineuses³ – devront composer avec cette injustice radicale (Magrin, Ninot, 2020).

De premières pistes : les politiques de développement et les boucles de l'Anthropocène

- 19 Les six textes (cinq articles et un éclairage) présentés dans ce dossier de la revue *Belgeo* sont issus, pour l'essentiel, de réflexions menées à l'occasion du colloque « L'Anthropocène sous les tropiques : débats et enjeux de développement », qui s'est tenu à la Maison des Sciences de l'homme (MSH-Paris Nord) à Aubervilliers les 14 et 15 mai 2018.
- 20 De l'Asie à l'Afrique, en passant par Quito sur le continent sud-américain, ces contributions offrent un vaste panorama géographique de ces tropiques questionnés à l'heure de l'Anthropocène. Elles mènent de l'analyse d'une aire protégée en périphérie de Mumbai en Inde menée par Frédéric Landy au prisme de l'opposition nature/culture, à l'étude de méga-projets environnementaux dans les zones sèches sahéliennes (Géraud Magrin et Ronan Mugelé), puis à la réflexion de Christine Raimond, Eric Garine et Laurent Ouedraogo sur les trajectoires de recul de l'agrobiodiversité en Afrique de l'Ouest. Le questionnement d'un type de risque « naturel » et de ses représentations dans une métropole andine, décortiquée par Alexis Sierra, est suivi par un article qui aborde le sujet de la résilience en péril des hautes terres de montagne abyssiniennes, proposé par Alain Gascon. Le dossier est complété par un éclairage géographique de Renaud Duterme sur la notion d'effondrement, appréhendée notamment depuis les enjeux des Suds.
- 21 Une telle diversité de lieux et d'objets fournit un échantillon de la diversité des dynamiques territoriales dans ces pays des Suds face aux défis et aux récits des changements globaux en cours. La plupart de ces textes interrogent, par des études de cas, la manière dont la réponse à ces changements justifierait des discours, des représentations, et surtout des politiques publiques, en partie renouvelés, qui expriment des rapports de pouvoir. Ces politiques de modernisation, menées à une échelle inédite emblématique de l'Anthropocène, sont souvent légitimées par leur capacité supposée à favoriser l'adaptation aux changements globaux. Les situations étudiées montrent au contraire qu'elles menacent les capacités de réponse ou de résilience des sociétés et des territoires. Dans les Suds plus qu'ailleurs, du fait de la violence des rapports sociaux et de la perméabilité aux modèles de développement importés, l'Anthropocène agit en boucle sur les territoires.
- 22 Avec « **Entre tropicalité et Anthropocène : « nature » et « culture » dans l'Inde hindoue** », Frédéric Landy donne un éclairage sur la complexité des relations entre « nature » et « culture » en Inde, à travers les classes sociales, les communautés de caste et de religion, mais aussi les différents espaces, dans et hors des parcs nationaux. Selon l'auteur, alors qu'une certaine adaptation au milieu a longtemps correspondu en Inde à un rapport spécifique à la « tropicalité », l'heure anthropocène dans l'Inde d'aujourd'hui se traduit par la volonté de maîtrise de la « nature », avec toutes ses dérives. C'est notamment ce que montrent les interactions entre la « nature » (parc national de Mumbai) et la « ville » (cette agglomération de 20 millions d'habitants qui abrite le parc), analysées dans ce cas d'étude. L'auteur met l'accent sur l'impact des politiques environnementales de lutte contre le changement climatique, fruits de décisions internationales, qui amènent à de fortes contestations sociales lorsque le

modèle importé du parc national n'est pas en adéquation avec la réalité des rapports homme/nature de l'Inde hindoue.

- 23 Géraud Magrin et Ronan Mugelé, dans « **La boucle de l'Anthropocène au Sahel : nature et sociétés face aux grands projets environnementaux (Grande Muraille Verte, Sauvegarde du lac Tchad)** », nous indiquent tout d'abord que si les milieux semi-arides semblent occuper une place un peu marginale dans les questionnements sur les liens tropicalité/Anthropocène, il n'en demeure pas moins que ces rivages désertiques sont des cas d'école en matière d'implantation « d'éléphants blancs ». À l'aune des changements globaux, ré-interroger ces grands projets mis en place au Sahel ou potentiellement à venir, apporte un éclairage supplémentaire sur la pertinence de ces choix d'aménagements, privilégiés pour faire face aux effets du changement climatique.
- 24 Les deux méga-projets analysés sont particulièrement révélateurs d'une échelle d'intervention bien éloignée des considérations locales, c'est-à-dire peu en phase avec les besoins des populations en place et la diversité des écosystèmes rencontrés. En effet, d'une part, il s'agit du projet de détournement d'une partie des eaux du fleuve Oubangui pour faire face à la supposée baisse continue du niveau des eaux du lac Tchad et d'autre part, de l'édification d'une grande muraille verte de Dakar à Djibouti afin de lutter contre « l'avancée du désert ». Si les ambitions affichées peuvent sembler louables, les mises en œuvre qui en résulteraient semblent bien éloignées des dynamiques sociales qui interagissent à l'échelle locale avec des environnements spécifiques. Enfin, comme le montrent les auteurs, à l'heure anthropocène, ces grands projets sont de nouveau mis en avant comme étant la réponse à apporter pour lutter contre les effets du réchauffement climatique au Sahel, quand bien même ils ont fait l'objet de controverses et d'oppositions nombreuses. Plus généralement, ces choix d'aménagement reflètent une certaine posture, une prétention de la part des hommes à penser pouvoir « modeler » la nature selon leurs besoins. C'est la boucle de l'Anthropocène : les changements globaux (liés à l'activité anthropique) légitiment de gigantesques projets d'adaptation dont la réalisation serait porteuse de changements considérables à une échelle inédite.
- 25 Dans « **L'agrobiodiversité sous les tropiques, débats et controverses en marge du concept d'Anthropocène ?** », la réflexion menée par Christine Raimond, Eric Garine et Laurent Ouedraogo sur l'histoire des liens qui unissent hommes et plantes en Afrique de l'Ouest met l'accent sur l'importance des échelles d'observation pour interroger la place des actions anthropiques dans l'impact actuel des changements climatiques. Ainsi, une périodicité « sociale » de l'Anthropocène doit être prise en compte pour bien comprendre les évolutions actuelles en matière d'agrobiodiversité, tout particulièrement en ce qui concerne les systèmes semenciers paysans, jugés inefficaces par les développeurs pour répondre aux besoins alimentaires dans un contexte de changement climatique.
- 26 Ici encore, ce ne sont pas les effets directs du changement global qui accroissent la vulnérabilité face au changement global mais, comme nous le montrent les auteurs, les mesures de politiques publiques mises en place au nom de l'Anthropocène (intensification, agrobusiness privilégié au dépend des petites agricultures familiales...) qui, en réduisant la diversité des systèmes de production agricole, tendent à diminuer les capacités d'adaptation de ces paysanneries ouest-africaines face aux changements climatiques qui les affectent.

- 27 Le rôle des politiques publiques dans la lecture des effets des changements climatiques est également mis en avant en milieu urbain, par Alexis Sierra, dans le cas de Quito : « **Des laves torrentielles naturelles ou produites par les habitants ? L'histoire des expertises sur le risque à Quito (Équateur) à l'heure anthropocène** ». L'auteur interroge le rôle des activités humaines dans la modification des dynamiques morphologiques à l'œuvre aujourd'hui sur ces versants montagnards sous tropiques humides. La capitale de l'Équateur est affectée par d'importantes coulées boueuses, catastrophiques sur certaines pentes, ce qui, à l'heure anthropocène, a conduit les gestionnaires des risques à mettre en avant le lien de causalité entre l'urbanisation non contrôlée de ces versants et l'augmentation de ces mouvements de masse.
- 28 Cependant, comme l'indique l'auteur, il est indispensable de prendre en considération une échelle de temps suffisamment longue dans l'analyse de l'origine du risque. En effet, si l'on considère les observations menées et répertoriées depuis le début du XX^e siècle, il s'avère que les coulées boueuses seraient bien d'origine naturelle. En 1900, en l'absence d'urbanisation sur ces versants à cette date, les laves torrentielles étaient tout autant importantes et s'expliquent par une conjonction de facteurs propices aux glissements de terrain : des pentes fortes sur lesquelles des sols meubles sont soumis à des pluies de forte intensité. Dans ce cas de figure, il s'agit là encore d'une « instrumentalisation » de l'Anthropocène » pour favoriser la mise en place de politiques publiques visant à accroître le contrôle de territoires jusque-là en marge.
- 29 Dans « **Les hautes terres éthio-érythréennes : des tropiques froids au péril de l'Anthropocène** », Alain Gascon propose une autre lecture de ces tropiques confrontés aux effets du changement global. Avec un regard aiguisé, fruit d'une connaissance approfondie de ces hautes terres africaines, l'auteur éclaire quelques-uns des changements qui sont à l'œuvre aujourd'hui tant au sein des territoires ruraux que dans les villes en pleine croissance. L'entrée dans la mondialisation de ces hautes terres, avec ses conséquences dommageables, tant humaines qu'environnementales, semblerait bien marquer le passage à l'ère anthropocène ; mais, dans cette partie de la Corne de l'Afrique, le bouleversement sans précédent des liens tissés entre les hommes et leur environnement conduit aujourd'hui à une profonde crise sociale et environnementale. L'auteur rappelle que les capacités d'adaptation des populations ont été remarquables par le passé pour faire face aux défis nombreux auxquels elles ont été confrontées, relevant de la tropicalité telle que nous l'avons évoquée. Or désormais, sous ces tropiques froids, l'orientation prise par les politiques publiques en matière tout particulièrement de choix de modèles agricoles, compromet fortement le devenir de ces hautes terres. La capacité de résilience développée par le passé ne semble plus opérante.
- 30 Enfin, pour conclure, un texte d'éclairage de Renaud Duterme, « **Regard spatial sur la collapsologie** », se penche sur l'influence et la pertinence de cette approche, en ces temps d'incertitude, à la lumière de la discipline géographique. Selon l'auteur, faire appel à la notion d'effondrement présente un intérêt évident pour répondre aux enjeux systémiques de l'Anthropocène. Ce terme devrait cependant être envisagé avec précaution et s'accompagner d'une contextualisation fine autant que d'une réflexion sur les échelles. La diversité des situations tropicales souligne notamment le besoin de contextualiser les effondrements : certaines sociétés tropicales ont développé des formes anciennes de résilience en s'adaptant aux aléas de leur environnement. Ailleurs, des pays parmi les plus pauvres et en conflit vivent depuis longtemps dans des

situations proches de celles considérées comme caractéristiques de l'effondrement – où l'État s'efface presque complètement dans son rôle de pourvoyeur de biens publics. C'est de manière générale dans ces pays les plus pauvres que les tensions socio-économiques des grandes transitions qui devraient répondre à l'Anthropocène seront les plus fortes, illustrant les mécanismes de fragmentation socio-spatiale inhérents au capitalocène.

BIBLIOGRAPHIE

- ARGOUNES F., PELLETIER Ph. (2020), « Capitalocène », in GROUPE CYNORHODON, *Dictionnaire critique de l'Anthropocène*, Paris, CNRS Éditions, pp. 745-746.
- BEAU R., LARRERE C. (dir.) (2018), *Penser l'Anthropocène*, Paris, SciencesPo Les presses, 551 p.
- BEUCHER S., MARE M. (2020), « Transition(s) en questions. Quelles approches géographiques de la notion de transition ? », Journée de l'Association de géographes français, 26 septembre 2020 (actes à paraître au BAGF).
- BONNEUIL C., FRESSOZ J.-B. (2013), *L'événement anthropocène. La terre, l'histoire et nous*, Paris, Le Seuil, coll. Anthropocène, 304 p.
- BOUKHRIS L. (2020), « Plantationocène », in GROUPE CYNORHODON, *Dictionnaire critique de l'Anthropocène*, Paris, CNRS Éditions, pp. 646-647.
- BOWD G., CLAYTON D. (2019), *Impure and worldly Geography. Pierre Gourou and Tropicality*, London, New York, Routledge, 320 p.
- BOWD G., CLAYTON D. (eds.) (2005), "French Tropical Geographies", *Singapore Journal of Tropical Geography*, 26, 3.
- CASTREE N. (2014), "The Anthropocene and Geography. I The Back Story" (pp. 436-449), "II Current Contributions" (pp. 450-463), "III Future Directions" (pp. 464-476), *Geography Compass*, 8, 7.
- CHALÉARD J.-L., SANJUAN T. (2017), *Géographie du développement. Territoires et mondialisation dans les Suds*, Paris, A. Colin, coll. U géographie, 272 p.
- CHARTIER D., RODARY E. (2016), *Manifeste pour une géographie environnementale*, Paris, SciencesPo, Les presses, 440 p.
- CUVELIER J., VLASSENROOT K. & OLIN N., (2014), "Resources, conflict and governance: A critical review", *The extractive industries and Society*, 1, Elsevier, pp. 340-350.
- DERICKSON K.D. (2018), "Urban Geography III: Anthropocene urbanism", *Progress in Human Geography*, 42, 3, pp. 425-435.
- DESCOLA Ph. (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 640 p.
- DIAMOND J. (2005), *Collapse. How Societies Choose to Fail or Survive*, London, Penguin Books.
- DOLLFUS O. (2007), *La mondialisation*, Paris, Presses de Sciences Po.

- DUBRESSON A., MOREAU S., STECK J.F. & RAISON J.P. (2011), *L'Afrique sub-saharienne. Une géographie du changement*, Paris, Colin U.
- FERDINAND M. (2019), *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caraïbéen*, Paris, Le Seuil, coll. Anthropocène, 461 p.
- GALLAIS J. (1975), *Pasteurs et paysans du Gourma. La condition sahélienne*, Bordeaux, CNRS, Mémoires du Centre d'étude de géographie tropicale (CEGET), 239 p.
- GEMENNE F., RANKOVIC A. (2019), *Atlas de l'Anthropocène*, Paris, SciencesPo, Les presses, 158 p.
- GRUPE CYNORHODON (2020), *Dictionnaire critique de l'Anthropocène*, Paris, CNRS Editions, 927 p.
- HALLÉ F. (2010), *La condition tropicale. Une histoire naturelle, économique et sociale des basses latitudes*, Arles, Actes Sud, 576 p.
- LATOURE B. (2015), *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, coll. Les empêcheurs de tourner en rond, 398 p.
- L'ESPACE GEOGRAPHIQUE (2011), « Les controverses de L'Espace géographique », *L'Espace géographique*, 40, 1, pp. 76-93. DOI : 10.3917/eg.401.0076, <https://www.cairn-int.info/revue-espace-geographique-2011-1-page-76.htm>.
- MAGRIN G., NINOT O. (2020), *Transitions et développement en Afrique. Un continent d'incertitude*, communication à la journée de l'AGF « Transition(s) en questions. Quelles approches géographiques de la notion de transition ? », 26 septembre 2020 (soumis pour publication au BAGF).
- NICOLAI H., PÉLISSIER P. & RAISON, J.P. (2000), *Un géographe dans son siècle. Actualité de Pierre Gourou*, Paris, Karthala, 338 p.
- ROSA H. (2010), *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, coll. « Théorie critique », 474 p.
- SERVIGNE P., STEVENS R. (2014), *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à destination des générations présentes*, Paris, Seuil (coll. Anthropocène), 296 p.
- VELASCO-GRACIET H. (dir.) (2008), *Les tropiques des géographes*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme de l'Aquitaine, 234 p.
- WHITEHEAD M. (2014), *Environmental Transformations: a Geography of the Anthropocene*, London, Routledge, 180 p.

NOTES

1. Défini par Dubresson *et al.* (2011, p. 6) comme l'« ...ensemble des procédés, des moyens, des techniques qui assurent la vie des hommes en société et la cohésion de celle-ci, permettent notamment aux groupes sociaux de se reproduire sur la longue durée et de garantir leur contrôle d'un espace, donc d'y accumuler un capital démographique, d'accroître leur maîtrise de l'écologie, de modeler et de faire évoluer les paysages ».
2. En écho à la notion de pic pétrolier (*peak oil*), Servigne et Stevens évoquent un « pic de tout » qui résulterait du besoin croissant d'énergie et de minéraux nécessaires pour extraire de l'énergie et des minéraux toujours plus rares (moins concentrés, plus difficiles d'accès).
3. 1,2 milliards d'habitants en 2020, 2,5 en 2050 selon les projections des Nations Unies, avec des niveaux de consommation énergétique actuels par habitant près de dix fois inférieurs dans les pays les plus pauvres à ceux d'un Européen.

INDEX

Mots-clés : Anthropocène, géographie, tropiques, tropicalité, développement, effondrement, transition

Keywords : Anthropocene, geography, Tropics, tropicality, development, civilisation collapse, transition

AUTEURS

GÉRAUD MAGRIN

Professeur de géographie à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR 8586 Prodig,
geraud.magrin@univ-paris1.fr

BÉNÉDICTE THIBAUD

Professeur de géographie à l'Université Bordeaux Montaigne, UMR 5115 LAM,
benedicte.thibaud@u-bordeaux-montaigne.fr